

Ne faudrait-il pas re-naturaliser la géographie ?

Martin P.¹

¹ Université d'Avignon et UMR 6012 ESPACE du CNRS
74, rue Pasteur - Case 17 - 84029 Avignon Cedex 1
philippe.martin@univ-avignon.fr

Résumé

Sur un plan épistémologique nous pourrions dire en étant très caricatural dans notre description que le schéma d'accroissement vidalien des connaissances, on pourrait presque dire l'espoir vidalien, reposait sur le principe de généralité supérieure, c'est-à-dire sur l'idée qu'à plus petite échelle en usant d'une approche inductive, dans une synthèse basée sur des informations aussi nombreuses que possible issues de descriptions (démarche naturaliste) pourraient être dégagées des « lois » régissant l'espace organisé, voire des « lois » déterminant l'organisation de l'espace.

Cette option avait comme corollaire de conduire à ne pouvoir considérer que des espaces limités présentant une certaine cohérence à petite échelle sans quoi la masse des informations serait telle que l'identification des « lois » en deviendrait impossible. C'est donc par la délimitation indispensable d'un territoire - ce que l'on nommera une région - que le système de connaissance vidalien se boucle en articulant induction et changement d'échelles.

Dès lors la cooccurrence dans une aire devient, hypothétiquement certes, mais fondamentalement dans la pratique, le lien, le guide de la connaissance des territoires et de leur explicitation. Soulignons aussi que les éléments physiques, co-présents avec des éléments anthropiques, se sont vu attribuer une capacité explicative supérieure dans la mesure où ils s'inscrivent dans un temps qui est infiniment plus long que celui des sociétés.

Or près d'un siècle après nous ne disposons ni de ces « lois » recherchées (le mot étant pris dans un sens générique) de l'organisation de l'espace, ni de celles explicitant les dynamiques conduisant à des espaces organisés, différenciés ? Cela ne signifie toutefois pas que des régularités n'aient pas pu être mises en évidence ou que des modèles n'aient pas pu être construits.

Par ailleurs rappelons que le projet d'une société occidentale moderne implique largement une déterritorialisation dans la mesure où il est fondé sur un individu en concurrence avec les autres et mu par un désir de performance qui pourra le transformer en gagnant à l'image de Bil Gate. Ceci implique la mobilité voire le nomadisme géographique et économique (nouveaux marchés). Il est clair que dans un tel cadre le territoire, ses cooccurrences et ses solidarités ne sont guère de mise. Se met donc largement en place une société qui peut progressivement se détacher de son socle géographique surtout si elle devient urbaine.

Pour ces raisons fondamentales, nous semble-t-il, l'approche vidalienne a été progressivement abandonnée et l'on a testé d'autres pistes qui avaient largement pour caractéristique de ne pas chercher à développer explicitement une construction théorique générale.

Ainsi certains objets comme la ville ou certains aspects des organisations sociales (les transports, le sous développe-

ment, etc.) ont-ils servi de base à l'accumulation des connaissances dans une perspective qui, même si elle est devenue largement systémique, n'en reste pas moins globalement très descriptive et peu théorique. Dans le même temps le territoire a perdu sa dimension physique pour devenir largement une construction anthropique. Celui-ci ne fera retour en géographie que marginalement au travers de la problématique environnementale. Tout cela a nécessairement conduit à un affaiblissement de la place de l'espace dans la pensée géographique même si l'analyse spatiale s'inscrit en contre point de cette évolution, comme une sorte de résistance. Ainsi l'accroissement extraordinaire des vitesses de déplacement des hommes et des informations a-t-il même conduit à proclamer sa mort avec le village planétaire. La société moderne arrive ainsi à ce stade ultime où la planète est condensée en un point, en une singularité. La modernité a défaut, fait de toute la terre son territoire, sans barrières ni frontières (triomphe de la mondialisation, dit-on !).

La question qui se pose aujourd'hui est donc de savoir :

- d'une part si l'organisation de la société peut rester basée autant qu'elle l'est sur l'individu et donc si les conceptions ou les modèles bottom up, si l'individualisme méthodologique, constituent la bonne voie pour notre discipline,
- si d'autre part les vitesses et les déplacements de masse pourront être maintenus, ce qui pose la question de l'énergie disponible donc du peak oil et donc celle d'une possible reterritorialisation de la société,
- et si enfin il ne serait pas temps d'accepter qu'il peut exister des principes ou des fondements communs à la géographie physique et à la géographie humaine c'est-à-dire des bases naturelles aux manifestations des phénomènes tant anthropiques que environnementaux comme cela a pu être postulé par les Présocratiques et repris par R. Thom ce qui pourrait conduire au développement d'une théorisation en géographie basée sur des considérations liées à l'espace. C'est-à-dire en fait à une re-naturalisation de la discipline mais sur d'autres bases épistémologiques.

Dans cette perspective la Théorie de la relativité d'échelle développée par L. Nottale avec son espace théorique à cinq dimensions (le temps, les trois dimensions de l'espace et une dimension d'échelles) pourrait être la théorie que les vidaliens auraient aimé découvrir.

Si tel est le cas, l'utilité sociale de la géographie, dans un moment de retournement dont l'histoire a le secret qui verrait l'affaiblissement de l'individualisme et l'épuisement des réserves énergétiques, serait largement accrue dans la mesure où il deviendrait possible de théoriser l'organisation irrégulière de l'espace et donc de voir, réellement, dans quelle mesure les territoires peuvent être organisés pour assurer la durabilité de l'espèce.